

# CONTES D'ASIE





## URASHIMA

Un soir d'été, il y a longtemps de cela, un jeune homme nommé Urashima Taro se promenait sur la plage après sa journée de pêche. Soudain, il vit une tortue renversée sur le dos qui agitait ses pattes. Il se pencha vers elle et la ramassa.

« Pauvre petite, dit-il, tu aurais pu mourir au soleil. Je me demande qui t'a retournée de la sorte. Sans doute un gamin sans cervelle qui n'avait rien de mieux à faire... »

Portant la tortue, il quitta la plage, entra dans la mer et alla aussi loin qu'il le put. Comme il la remettait à l'eau, il murmura :

« va vénérable tortue, et puisses-tu vivre des milliers d'années ! »

Le lendemain, Urashima reprit la mer et lança ses filets. Lorsqu'il eut doublé les autres bateaux et qu'il se retrouva seul, loin des côtes, il s'accorda un peu de repos, laissant son embarcation danser sur les vagues. C'est alors qu'il entendit une petite voix appeler doucement :

« Urashima !

Urashima Taro ! »

Il regarda alentour, mais il ne vit personne. Or la petite voix, soudain plus proche, reprit :

« Urashima !

Urashima Taro ! »

Il regarda plus attentivement et découvrit une tortue qui nageait devant son bateau.

Tortue, est-ce toi qui m'as appelé ? demanda-t-il.

Oui, honorable pêcheur, c'est moi. Hier, tu m'as sauvé la vie. Aussi, aujourd'hui, suis-je venue te remercier et te proposer de m'accompagner au Ryn Jin, le palais de mon père, le Roi Dragon sous la Mer.

Le Roi Dragon sous la Mer ne peut être ton père ! s'exclama Urashima. Ce n'est pas possible !

Mais si ! Je suis sa fille. Si tu grimpes sur mon dos, je te conduirai jusqu'à lui. »

Ce devait être merveilleux de connaître le Royaume sous la Mer... Urashima quitta donc son bateau pour aller s'asseoir sur la carapace de la tortue.

Ils partirent sur-le-champ, en glissant sur les vagues. Ensuite, ils plongèrent vers les profondeurs et, longtemps, filèrent sous l'eau, frôlant au passage des baleines et des requins, des dauphins joueurs et des poissons argentés. Enfin, Urashima distingua dans le lointain une somptueuse porte de corail ornée de perles et de pierres précieuses scintillantes. Derrière, se dressaient les toits pentus et les pignons d'une fastueuse demeure de corail .

« Nous approchons du palais de mon père » ,annonça la tortue. Et à peine eut-elle parlé qu'ils l'atteignirent.

« À présent, ajouta-t-elle, il va te falloir marcher. »

Elle se tourna vers l'espadon qui gardait l'entrée et lui dit :

« Voici l'honorable invité venu de la terre du Japon. S'il te plaît, montre-lui le chemin. »

Sur ces mots, elle disparut et l'espadon introduisit Urashima dans une cour. Là, toute une compagnie d'animaux marins – pieuvres et seiches, thons et carrelets -, en rang les uns au-dessus des autres, s'inclinèrent devant lui en clamant tous en chœur : « Bienvenue au Ryn Jin, le palais du Roi Dragon sous la Mer ! Trois fois bienvenue ! »

La compagnie d'animaux marins escorta le jeune homme jusqu'à une cour intérieure qui donnait accès à la porte du palais de corail.

Elle s'ouvrit sur une princesse rayonnante de beauté, aux longs cheveux noirs épars sur les épaules, vêtue d'un kimono rouge et vert, aux reflets aussi chatoyants que la vague traversée par le rayon de soleil.

« Bienvenue au royaume de mon père, dit la princesse. Resteras-tu quelque temps au pays de la jeunesse sans fin, où jamais ne meurt l'été, où jamais ne naît le chagrin ? »

En entendant ces paroles et en contemplant ce visage si fin, Urashima sentit le bonheur l'envahir.  
« Mon vœu le plus cher serait de pouvoir rester ici, avec toi, pour toujours, répondit-il.  
Dans ce cas, je t'épouserai et nous vivrons ensemble éternellement, déclara la princesse. Mais allons tout d'abord en demander la permission à mon père. »

Elle prit Urashima par la main et le mena par de longs couloirs jusqu'à la salle du trône. Là, ils s'agenouillèrent devant le Roi Dragon sous la Mer, ce seigneur tout-puissant, et se prosternèrent si bas que leurs fronts touchèrent le sol.

« Honorable père, dit la princesse, voici le jeune homme qui m'a sauvé sur la terre des hommes. Consentez-vous à ce qu'il soit mon mari ?

J'y consens, répondit le Roi Dragon. Mais qu'en dit le pêcheur ?

Oh ! J'accepte avec joie ! » s'écria Urashima.

Les noces eurent lieu aussitôt. Lorsque la princesse et Urashima se furent juré leur amour par trois fois en buvant la tasse de saké des jeunes mariés, les réjouissances commencèrent. Une musique douce s'éleva et des poissons arc-en-ciel aussi étranges que merveilleux dansèrent et chantèrent longtemps.

Le lendemain, la fête finie, la princesse montra à Urashima quelques-unes des merveilles du palais de corail et du royaume de son père. La plus extraordinaire d'entre elles, assurément, était le jardin des quatre saisons.

À l'est, se trouvait le jardin du printemps. Les pruniers et les cerisiers étaient en fleurs ; une multitude d'oiseaux gazouillaient gaiement.

Au sud, les arbres avaient revêtu leurs vertes parures d'été, les grillons chantaient.

À l'ouest, les érables d'automne rougeoyaient de leurs feuilles couleur de feu, les chrysanthèmes fleurissaient.

Au nord, dans le jardin d'hiver, les bambous et la terre étaient couverts de neige, les étangs pris dans les glaces.

Il y avait tant de choses à voir et à admirer au Royaume sous la Mer qu'Urashima en oublia sa maison et sa vie passée.

Mais un jour, il se rappela ses parents et annonça à la princesse :

« Ma mère et mon père pensent sans doute que je me suis noyé en mer. Il doit y avoir trois jours, si ce n'est plus, que je les ai quittés. Il me faut aller leur raconter ce qui s'est passé.

Attends, implora-t-elle, attends un peu. Reste au moins encore une journée ici, avec moi.

Mon devoir est de les rassurer, expliqua-t-il. Mais n'aie crainte, je te reviendrai.

Dans ce cas, il me faut redevenir tortue pour te reconduire sur la terre au-dessus des vagues. Mais auparavant, accepte ce cadeau. »

Et la princesse lui offrit trois belles boîtes en laque retenues ensemble par un cordon de soie rouge.

« Ne t'en sépare jamais, dit-elle, et jure-moi de ne les ouvrir sous aucun prétexte. »

Urashima ayant promis, la princesse redevint tortue. Il s'assit sur son dos et ils partirent. Longtemps, ils voyagèrent dans les profondeurs de la mer. Puis ils remontèrent vers la surface et atteignirent les vagues. Urashima se tourna vers la terre, revit les montagnes et la baie qu'il connaissait si bien et quand la tortue eut atteint la plage, il sauta sur le sable.

« Rappelle-toi, lui lança-t-elle, n'ouvre pas les boîtes. Elles portent en elles le secret du royaume de Ryn Jin.

Je n'oublierai pas », promit-il.

Il traversa la plage et prit le chemin de sa maison. Il regarda autour de lui et une étrange crainte l'envahit. Les arbres semblaient différents. Les demeures également. Parmi les gens qu'il croisait, il ne reconnaissait personne.

Lorsqu'il atteignit sa maison, il la trouva fort changée. Seuls quelques pierres et le ruisseau qui traversait le jardin étaient restés les mêmes.

« Mère ! Père ! » appela-t-il. Un vieil homme qu'il n'avait jamais vu apparut à la porte.

« Qui êtes-vous ? lui demanda Urashima. Où sont mes parents ? Et qu'est-il arrivé à notre maison ? Tout est transformé... Pourtant, il n'y a pas plus de trois jours que moi, Urashima Taro, je suis parti. Cette maison m'appartient, déclara le vieillard. Tout comme elle appartient à mon père et au père de mon père avant lui. Mais il paraît qu'un homme, du nom d'Urashima Taro, vécut ici jadis. Selon la légende, un jour, il s'en fut pêcher et ne revint jamais.

Peu de temps après sa disparition, ses parents moururent de chagrin. Cela se passait il y a trois cents ans environ. »

Urashima secoua la tête. Il avait peine à croire que sa mère, son père et tous ses amis étaient morts depuis si longtemps. Il remercia le vieillard et retourna lentement vers la plage où il s'assit sur le sable. Il se sentait triste et se répétait : « Trois cents ans... Trois cents ans qui ne sont sans doute que trois jours dans le Royaume sous la Mer. »

Ainsi, Urashima ne reverrait jamais ses parents. Du fond de son cœur, les paroles de la princesse lui revinrent à l'esprit : « N'ouvre jamais les boîtes, elles portent en elles le secret du royaume de Ryn Jin. »

Mais quel était ce secret ? Que contenaient ces boîtes ? Sa curiosité fut plus forte que sa promesse et Urashima dénoua le cordon de soie rouge entourant la première boîte.

Trois tourbillons de légère fumée s'enroulèrent autour de lui et le beau jeune homme devint un vieillard très, très âgé.

Il ouvrit la deuxième boîte. À l'intérieur, se trouvait un miroir. Il se regarda et découvrit que ses cheveux avaient blanchi, que son visage s'était ridé.

Il ouvrit la troisième boîte et une plume de grue s'en échappa. Elle vint frôler sa joue, puis se posa sur sa tête.

Et le vieil homme se métamorphosa en une belle et élégante grue.

Elle prit son envol et regarda la mer du haut du ciel. La grue se retourna une dernière fois vers ce qui avait été son village et vit que les boîtes en laque déversaient du sable sur la plage, des torrents de sable. Toujours plus et toujours plus loin jusqu'à ce que la rivière et les pierres elles-mêmes s'effacent du paysage.

S'éloignant du rivage, la grue aperçut, nageant sur les vagues, une tortue. Celle-ci leva la tête et découvrit à son tour l'oiseau merveilleux. Alors, la princesse comprit que son mari, Urashima Taro, ne reviendrait jamais au Royaume sous la Mer.



## LE GRAND-PÈRE QUI FAISAIT FLEURIR LES ARBRES

Il y a bien longtemps, dans un tout petit village, vivaient un très vieil homme et sa femme. Ils n'avaient jamais pu avoir d'enfant et avaient adopté un petit chien qu'ils aimaient tendrement. Celui-ci, reconnaissant et fidèle, ne s'éloignait jamais d'eux et les suivait partout où ils allaient, qu'ils travaillent dans leur jardin ou dans leur petit champ à la sortie du village.

Un jour que le vieux travaillait dans son potager, il remarqua que le chien flairait et grattait en un certain endroit du gazon, sous un vieux pin. Aussitôt, il cessa de piocher pour l'observer. Le chien s'élança alors vers lui en aboyant de toutes ses forces, rebroussa chemin tout aussi vite, et reprit son manège avec encore plus d'ardeur. Il s'agitait tellement que le vieil homme prit sa pioche et s'approcha du chien, qui se mit à japper de plus belle. Le vieux donna quelques coups de pioche.

Au bout d'un moment, il entendit un son clair, et vit un coffre doré. Il l'ouvrit, et découvrit un trésor composé de pièces d'or. Il appela sa femme, qui l'aida à dégager le coffre, et tous deux l'emportèrent à la maison. En un instant, grâce à leur petit chien, les deux vieux étaient devenus riches.

Pour remercier l'animal, ils le traitèrent comme un prince, lui donnant les mets les plus délicieux et la couche la plus moelleuse qui fût.

Mais les nouvelles se propagent vite et, dans le petit village, l'histoire de la découverte du trésor se répandit comme une traînée de poudre. Un voisin en perdit même le sommeil de jalousie. Il pensait sans cesse au bonheur des vieux et à leur fortune. Persuadé que le petit chien avait un don pour découvrir les trésors enfouis, il se rendit chez ses voisins afin qu'ils lui prêtent leur animal pour quelques jours.

— Nous aimons tellement notre chien que nous ne saurions nous séparer de lui, pas même une heure, lui dit le vieillard.

Mais l'envieux ne se lassa pas. Chaque jour, il revenait avec la même demande, et comme les deux vieux étaient bons et qu'ils ne pouvaient refuser quoi que ce fût à un homme, ils finirent par lui prêter leur chien.

De retour chez lui, le voisin mena l'animal dans son jardin. Aussitôt, il s'arrêta, flaira le sol et se mit à gratter. Le voisin accourut, suivi de sa femme, qui portait une pioche. Ils creusèrent la terre, et trouvèrent un grand tas d'ordures puantes et de vieux os. L'homme fut rempli d'une violente colère. Il leva sa pioche avec rage et tua le petit chien. Le méchant homme courut en geignant chez ses bons voisins, et d'une petite voix leur dit :

— Quel malheur ! Votre petit chien est mort brusquement en arrivant dans mon jardin. Personne ne sait comment cela est arrivé. Je n'en suis pas responsable, et je vous en ai porté la nouvelle aussitôt, pour que vous puissiez l'ensevelir.

Avec beaucoup de tristesse, les deux vieux emmenèrent leur petit chien à l'endroit où il avait trouvé le trésor, et l'enterrèrent sous le vieux pin. Ils pleurèrent, car, dorénavant, ils n'avaient plus personne à aimer qu'eux-mêmes.

Cependant, une nuit, alors que le vieillard dormait, son chien lui apparut en rêve et lui dit :  
— Coupe l'arbre sous lequel je suis enseveli, et fais-en un mortier à riz. Cela te consolera.

Dès son réveil, le vieillard raconta son rêve à sa femme. Celle-ci lui conseilla de suivre les instructions du chien. Il avait toujours été gentil avec eux, et son message ne pouvait être qu'un bon présage.

Le vieux coupa l'arbre, et fit de son tronc un grand et beau mortier. Le temps de la récolte du riz était arrivé. Le vieillard prit son nouveau mortier et y entassa les grains. Mais au lieu de grains, il en sortit une quantité de pièces d'or brillantes. Les deux vieux se réjouirent de tout leur cœur.

Mais les nouvelles se propagent vite et, dans le petit village, l'histoire du mortier se répandit comme une traînée de poudre. Le voisin envieux en perdit le sommeil de jalousie. Il pensait sans cesse au bonheur des vieux et à leur fortune. Il retourna chez ses voisins et leur demanda de lui prêter leur mortier à riz.

— Nous aimons tellement notre mortier que nous ne saurions nous séparer de lui, pas même une heure, lui dit le vieillard.

Mais l'envieux ne se lassa pas. Chaque jour, il revenait avec la même demande, et comme les deux vieux étaient bons et qu'ils ne pouvaient refuser quoi que ce fût à un homme, ils finirent par lui prêter leur mortier.

De retour chez lui, le voisin se mit vite à éplucher des grains de riz. Aidé de sa femme, il en amena des ballots entiers, car il comptait bien faire une riche récolte de pièces d'or. Mais, cette fois encore, son avidité fut durement châtiée. Au lieu de pièces d'or, il ne sortit des grains que d'affreuses ordures puantes et de vieux os. L'homme fut rempli d'une violente colère.

Il prit un marteau et, avec rage, brisa le mortier en petits morceaux, qu'il brûla. Le méchant homme courut en geignant chez ses voisins et d'une petite voix leur dit :

— Quel malheur ! Votre mortier s'est mis à flamber sans raison. Personne ne sait comment cela est arrivé. Je n'en suis pas responsable, et je vous en ai porté la nouvelle aussitôt, pour que vous ne l'attendiez pas en retour.

Les bons vieux furent naturellement très peinés en apprenant ce qui était arrivé. Ils allèrent se coucher avec beaucoup de tristesse dans le cœur.

Mais une fois encore, le vieil homme vit son chien en rêve. Celui-ci le consola et lui dit d'aller chez son voisin et de lui prendre les cendres du mortier brûlé, de les emporter sur la grand-route et, lorsque le roi passerait, de grimper sur les cerisiers encore dénudés et d'y répandre les cendres. Au passage du cortège royal, les cerisiers fleuriraient aussitôt, dans toute leur splendeur.

Le matin suivant, le vieillard alla chez son voisin et emporta les cendres de son mortier. Et suivant les conseils du chien, il les mit dans un sac et s'en alla sur la grand-route, là où les cerisiers étaient encore nus, car ce n'était pas la saison où les arbres se parent de leur robe de fleurs multicolores et odorantes.

À peine arrivé, il vit venir sur la route le roi et toute sa suite. Il grimpa bien vite sur un cerisier, et au lieu de se jeter face contre terre comme le faisaient tous les sujets en signe de respect, il resta perché sur son arbre.

Le roi, lorsqu'il l'aperçut, ordonna à ses soldats de saisir le vieux et de le châtier. Mais le vieillard, sans se laisser intimider, prit les fines cendres de son sac et les répandit sur les arbres des alentours. Aussitôt tout fleurit, et l'air s'emplit d'un parfum enivrant.

Le roi en fut si charmé et intrigué qu'il offrit de riches présents au vieillard, et le fit venir dans son château pour l'honorer.

Mais les nouvelles se propagent vite et, dans le petit village, l'histoire des cendres du mortier se répandit comme une traînée de poudre. Le voisin envieux en perdit le sommeil de jalousie. Il pensait sans cesse au bonheur des vieux et à leur fortune. Il ramassa les cendres du mortier qui restaient encore dans la cheminée, et se mit en route pour faire fleurir lui aussi les cerisiers en l'honneur du roi, puisque le vieillard en avait été tellement récompensé.

À peine arrivé, il vit venir sur la route le roi et toute sa suite. Il grimpa bien vite sur un cerisier, et au lieu de se jeter face contre terre comme le faisaient tous les sujets en signe de respect, il resta perché sur son arbre. Le roi, lorsqu'il l'aperçut, ordonna à ses soldats de se saisir du voisin envieux afin de le châtier. Celui-ci prit par poignées les fines cendres de son sac et les répandit sur les arbres des alentours. Aussitôt d'affreuses ordures puantes et de vieux os volèrent jusqu'au visage du roi et des hommes de sa suite en salissant leurs vêtements. Les gardes attrapèrent le méchant homme et le rouèrent de coups. Ils le ligotèrent et le jetèrent en prison, où il resta de longues années. Mais les nouvelles se propagent vite et, dans le petit village, l'histoire du voisin envieux se répandit comme une traînée de poudre. Lorsqu'il fut enfin remis en liberté, personne ne voulut avoir affaire à lui, et il mourut piteusement peu de temps après. Quant aux deux vieux, ils n'oublièrent jamais leur cher petit chien. Ils vécurent cependant heureux jusqu'à la fin de leur vie.



## LE TIGRE QUI VOULAIT DEVENIR UN HOMME

D'après une ancienne légende, quand les tigres deviennent vieux, ils n'ont qu'une seule envie : devenir humain. Un jour, un éclair s'abattit sur la montagne et provoqua une ouverture. Alors, un vieux tigre pénétra dans cette caverne afin d'y entamer sa nouvelle vie. Tout au fond, il découvrit d'étranges inscriptions gravées dans la pierre.

***Tu dois faire les exercices de magie décrits sur ce mur, Pendant cinq jours et cinq nuits. Tu seras alors capable de prendre n'importe quelle forme humaine. N'importe quand.***

– Incroyable ! s'exclama le vieux tigre.

Pendant cinq jours et cinq nuits, il resta dans la grotte à lire les formules magiques et à s'entraîner. Jusqu'au moment où, tout à coup, un nuage d'éclairs se mit à illuminer la caverne et à métamorphoser notre vieux tigre en... vieil homme ! Le voilà humain ! Euh, pas tout à fait.

– Ahhh ! Mais qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria-t-il. Pourquoi ma queue de tigre est-elle toujours là ?

Au même moment, un mur de pierres s'écroula pour dégager de nouvelles inscriptions.

***Mais si tu as toujours ta queue, tu dois manger trois enfants en même temps avant le coucher du soleil, le troisième jour du troisième mois. Ce n'est qu'à ce moment-là que ta queue disparaîtra.***

– Le troisième jour du troisième mois, pensa le vieil homme à la queue de tigre. Mais ! c'est aujourd'hui ! Il faut que j'aille au village immédiatement et que je trouve trois enfants, sinon je vais devoir attendre une année entière.

Non loin de là, dans un champ de riz, un jeune garçon jouait de la flûte assis sur une pierre. Le vieil homme à la queue de tigre s'approcha de lui, tenant dans sa main des bonbons.

– Bonjour mon garçon. Je vois que tu travailles dur. Viens donc manger ces bonbons. Ils sont gratuits.

– Gratuits ! Pour de vrai ? demanda le garçon.

– Oui, pour de vrai, insista le vieil homme. Tiens, prends.

– Ah, merci, monsieur ! Le jeune garçon prit les bonbons et n'en fit qu'une bouchée.

– Pourquoi tout est si calme ici ? demanda le vieil homme. Où sont passés les gens ?

– La fille de monsieur Wong doit se marier aujourd'hui, expliqua le garçon.

Tout le monde est allé en ville pour les aider.

– Donc, ils sont tous en ville. Et les enfants, ils sont partis aussi ? Il en reste encore quelques-uns dans les maisons ? demanda le vieil homme.

– Pourquoi vous me demandez ça ? s'étonna le garçon.

– Euh..., je voudrais leur donner des bonbons, répondit le vieil homme.

– Ah ! Génial ! s'exclama le garçon. La maison rouge que vous voyez là-bas appartient à madame Lin. Elle a trois enfants et je crois qu'ils sont restés là. Pourquoi... Ah mais, qu'est-ce qu'il m'arrive, je... ah...

Le jeune garçon fut soudainement pris de convulsions bizarres et tomba raide sur le sol, endormi. Les bonbons du vieil homme à la queue de tigre étaient de puissants somnifères.

– Ha, ha, ha !, ria le vieil homme. Fais de beaux rêves, mon petit ! Je vais l'emmener dans la grotte avant qu'il ne se réveille. Et après, il n'en restera plus que deux à trouver.

Pendant ce temps, à la maison rouge, madame Lin pliait avec soin de beaux vêtements, sous les yeux émerveillés de ses deux filles, Mei et Xiang.

- Maman, ces vêtements sont magnifiques, dit Mei. Ils sont tous pour la fille de monsieur Wong ?
- Oui, Mei, répondit madame Lin. Lorsque tu te marieras, je t'en ferai aussi de très beaux.
- Vraiment ? s'exclama Mei.
- Vraiment ? répéta Xiang.

Madame Lin alla jeter un coup d'œil à la fenêtre.

- Mais où est passée la troisième tante ? soupira madame Lin. Elle avait pourtant dit qu'elle viendrait tôt pour garder Quiang.
- Je parie qu'elle a rencontré la sixième tante en chemin et qu'à force de parler, elle a oublié l'heure, se moqua Xiang.
- Xiang ! Tu ne dois pas dire de telles choses sur les gens, réprimanda madame Lin. Écoutez, il faut que je parte maintenant. Quand la troisième tante arrivera, venez me rejoindre. Ah, j'oubliais !...

Madame Lin ouvrit une armoire, en sortit une boîte et la déposa sur la table.

- Et prenez avec vous ces petits feux d'artifice pour la fête, dit madame Lin à ses deux filles.
- Ah, je déteste la troisième tante, elle parle sans arrêt, se plaignit Xiang.
- Ça suffit maintenant, Xiang, gronda madame Lin.

Elle s'approcha ensuite de son fils Quiang, qui restait bien tranquille dans son parc.

- Si tu es un gentil garçon, Quiang, je te rapporterai des bonbons, dit tendrement madame Lin. Et sois bien sage avec ta tante. Allez, dors maintenant, mon petit.

Quiang s'endormit d'un coup et se mit à ronfler.

- Bon ! Je vais au mariage. À tout à l'heure, les filles ! salua madame Lin en partant.

Mei et Xiang regardèrent leur mère s'éloigner. Le temps passa et, bientôt, les deux jeunes filles s'impatientèrent.

- Eh Mei ! dit Xiang en regardant toujours par la fenêtre. Je ne vois toujours pas venir la troisième tante. On va rater le mariage ! Viens, allons-y.
- Quiang est endormi et elle ne devrait pas tarder.
- Quoi ! s'exclama Mei. Mais on ne va pas le laisser tout seul !
  - Toi peut-être pas, mais moi si ! répondit Xiang en sortant de la maison.
  - Xiang ! appela Mei.

Mais Xiang marchait déjà sur le chemin qui menait à la ville. Ce ne fut pas bien long avant qu'elle ne tombe face à face avec le vieil homme à la queue de tigre.

- Petite fille, comme tu es jolie, dit le vieil homme. Viens, approche, prends un bonbon. C'est gratuit.
- Gratuit ! C'est vrai ? demanda Xiang.

Elle n'attendit même pas la réponse. Elle prit le bonbon et n'en fit qu'une bouchée.

- Tu vis bien dans cette maison rouge là-bas, qui appartient à madame Lin ? demanda le vieil homme.
- Oui, c'est ma maman, répondit Xiang.
- Elle a deux autres enfants en plus de toi, c'est ça ? questionna le vieil homme.
- Hum, hum. J'ai une sœur et un petit frère, dit Xiang.
- C'est fantastique ! s'écria le vieil homme.
- Quoi ? demanda Xiang un peu méfiante.
- Euh... C'est fantastique d'avoir trois enfants, surtout si les deux autres sont aussi ravissants que toi, balbutia le vieil homme.

Soudain, Xiang fut prise de convulsions bizarres et tomba raide sur le sol, endormie.

– Et de deux ! ricana le vieil homme à la queue de tigre. Il n'en reste plus qu'un.

Il courut porter l'enfant dans sa caverne, puis il se rendit à toute vitesse à la maison rouge.

– Qui veut des bonbons ? demanda le vieil homme en cognant à la porte d'entrée. J'ai des bonbons gratuits !

– Moi, j'en veux ! cria le petit Quiang en se réveillant.

– Désolée bébé, dit Mei à Quiang, je n'ai pas le droit d'ouvrir. Quand maman rentrera, elle aura des bonbons pour toi.

Quiang haussa les épaules et se rendormit aussitôt.

– Petite fille, je t'en prie, ouvre la porte, supplia le vieil homme. J'ai très soif, donne-moi un verre d'eau.

– Je suis désolée, mais tant que ma tante n'est pas arrivée, je n'ai pas le droit d'ouvrir la porte, répondit Mei. Allez puiser de l'eau au puits.

Le vieil homme à la queue de tigre fit une grimace de mécontentement, puis il se retourna pour regarder l'horizon : le soleil se couchait lentement.

– Ah ! Il me reste peu de temps, grogna-t-il. Mais ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

La troisième tante s'approchait de la maison d'un pas léger.

– Bonjour petite dame. Voulez-vous goûter l'un de mes délicieux bonbons ? Ils sont gratuits, dit le vieil homme en présentant son bouquet de bonbons.

– Ah ! J'adore ceux-là, ce sont mes préférés ! s'exclama la troisième tante. J'en prendrais un avec grand plaisir, mais je n'ai presque plus de dents. De toute façon, je ne peux pas m'attarder avec vous, ma nièce m'attend. La fille de monsieur Wong doit se marier aujourd'hui et ma nièce va l'aider. Alors j'ai proposé de lui garder son fils Quiang. Je serais bien allée au mariage, mais monsieur Wong craignait que ma présence ne fasse paraître sa fille un peu fade. Alors j'ai décidé de ne pas y aller, et je suis heureuse de ne pas avoir à garder Xiang qui est une enfant gâtée ! Sa plus jeune sœur, Mei, est très gentille. Tout le monde dit qu'elle me ressemble, qu'elle est aussi belle que moi et qu'elle a mes qualités...

Totalement épuisé d'entendre la troisième tante parler sans arrêt, le vieil homme l'interrompit.

– Chère petite dame, dit-il, vous venez sûrement de loin et vous devez être fatiguée. Laissez-moi vous porter pour faire le reste du chemin.

– Oh, c'est très gentil à vous, monsieur ! rougit la troisième tante. Ce n'est pas que je veuille me vanter, mais quand j'étais jeune, les hommes se battaient pour avoir un sourire de moi.

– Chère petite dame, ce sera un honneur pour moi !

Et d'un mouvement rapide, le vieil homme souleva la troisième tante et la déposa sur son épaule comme un sac de riz.

– Oh ! Mais qu'est-ce que vous faites ? s'écria la troisième tante. Mais qu'est-ce que vous faites ? Mais ce n'est pas parce que je suis belle que vous avez le droit de faire ça !

En un éclair, le vieil homme se rendit à sa caverne pour y ligoter et bâillonner la troisième tante.

– Mmm ! Mmm ! fit-elle sous son bâillon.

– Ha, ha, ha ! Et maintenant, à moi le dernier enfant ! ria le vieil homme à la queue de tigre en se frottant les mains de satisfaction.

Dans la maison rouge, Mei surveillait toujours son petit frère Quiang, qui ronflait paisiblement dans son parc. Tout à coup, elle entendit cogner à la porte.

- Mei et Xiang, mes petites chéries, ouvrez la porte ! dit le vieil homme en déguisant sa voix.
- Est-ce que c'est toi, ma tante ? demanda Mei. Ta voix est très bizarre.
- Bien sûr que c'est moi, petite sotte ! répondit sèchement le vieil homme. Qui veux-tu que ce soit d'autre ? Je viens gentiment garder ton petit frère, alors tu ne devrais pas me faire attendre dehors. Je serais bien allée au mariage, tu sais, sauf que monsieur Wong a peur que ma présence là-bas ne fasse paraître sa fille un peu fade.

Mei ouvrit prudemment la porte. La troisième tante se tenait là, souriante. Mais son sourire semblait... différent. (Eh oui, le vieil homme avait pris l'apparence de la troisième tante !)

- Viens, entre ma tante, dit Mei. Pourquoi es-tu en retard ?
- Ne sois pas fâchée, ma chérie, répondit la fausse tante. Je n'ai pas pu venir avant. Mais dis-moi, où est donc passée ta sœur Xiang ?
- Elle est partie au mariage, elle était pressée, soupira Mei.
- C'est pas gentil de sa part de ne pas m'avoir attendue. Tu peux partir maintenant. Va la rejoindre. Je vais m'occuper de Quiang, dit la fausse tante en s'approchant du parc avec des yeux de tigre.
- D'accord. Au revoir ! salua Mei.

Mais au moment où elle allait sortir, Mei aperçut la queue du tigre qui dépassait du manteau de la fausse tante.

- Attention, ma tante ! Un serpent derrière toi ! cria Mei.
- Hein ! Quoi !, sursauta la fausse tante.

Mei agrippa la queue du tigre et lui donna de grands coups de marteau.

- Ahh ! Ayoye ! Ouou ! grogna la fausse tante.
- Puis Mei plaça la queue rayée au-dessus d'une chandelle.
- Ahhh ! Ahhh ! Ahhh ! hurla la fausse tante.

Sa queue de tigre en flammes, la fausse tante sortit de la maison en rugissant de douleur et alla plonger dans un grand baril d'eau froide. C'est à ce moment que Mei comprit à qui elle avait affaire.

- Ah ! C'est un tigre ! s'exclama-t-elle.

Tout à coup, dans un nuage d'éclairs éblouissants, le vieux tigre commença à reprendre sa forme de vieux tigre.

- Oh ! fit Mei en tremblant de peur

Il fallait agir vite. Mei verrouilla d'abord la porte d'entrée. Son petit frère Quiang ronflait toujours : elle glissa le parc dans une autre pièce. Puis, elle jeta sur le plancher des centaines de petits pois verts. Ensuite, elle fit chauffer un chaudron d'eau bouillante sur le fourneau, et enfin, avec l'aide d'une corde, elle hissa jusqu'au plafond une énorme jarre à farine. À peine Mei avait-elle terminé d'installer ses pièges dans la maison que le tigre, enragé, défonçait la porte d'entrée d'un coup de tête. Mais en posant ses pattes griffées sur les petits pois verts, la bête perdit l'équilibre et alla percuter une grosse armoire. Mei ne put s'empêcher de rire.

- Ha, ha, ha !

Le vieux tigre se releva alors lentement, les yeux bouillant de colère. Vite, Mei s'enfuit dans la cuisine. La bête s'élança à sa poursuite, renversant tous les meubles sur son passage, avant de grimper sur la table à manger et pousser un rugissement terrible. Mei n'avait plus qu'une seule chance : actionner son deuxième piège. Prenant son courage à deux mains, elle coupa la corde qui maintenait la jarre à farine au plafond. L'énorme jarre s'abattit alors sur la table, ce qui envoya le tigre voler dans les airs et s'écraser sur le fourneau, la tête première dans l'eau bouillante. Puis, plus rien. Le tigre semblait en avoir pour son compte. Mei poussa un long soupir de soulagement. Mais, tout à coup - et vif comme l'éclair - le tigre se redressa sur ses pattes et, d'un bond agile se

retrouva devant Mei. La jeune fille ferma les yeux, terrorisée. Le tigre renifla son visage... Puis, silence. Mei rouvrit lentement les yeux... le tigre avait disparu ! Et son petit frère aussi ! Elle courut à la porte et regarda dehors : le tigre emportait Quiang dans sa gueule.

– Ah non ! Quiang ! cria Mei.

Arrivé à sa caverne, le vieux tigre entra à l'intérieur et déposa sur le sol le petit Quiang, qui dormait toujours à poings fermés. Près de Quiang se trouvaient le joueur de flûte, la jeune Xiang et la troisième tante, tous trois bien ligotés.

– Maintenant que j'ai tous les ingrédients demandés dans la formule magique, rien, plus rien ne pourra m'arrêter ! s'écria le vieux tigre. Je n'ai plus qu'une seule chose à faire : manger les trois enfants !

Xiang et le joueur de flûte poussèrent un cri de terreur. La troisième tante tenta en vain de crier sous son bâillon. Quiang, lui, ronflait.

– Hé ! Sale bête ! Vas-tu les laisser tranquille ? ordonna Mei.

Surpris, le tigre se retourna : Mei était là, debout à l'entrée de la caverne, tenant dans ses mains des feux d'artifice. La bête rugit.

– Mauvaise réponse ! dit Mei.

Puis elle lança entre les pattes de l'animal les feux d'artifice, qui éclatèrent instantanément dans toutes les directions. Le vieux tigre se mit à sautiller sur place sans pouvoir s'arrêter. Mei en profita pour libérer les prisonniers.

– Il faut vite partir d'ici. Courez ! cria Mei.

Tous sortirent de la caverne en courant, sauf Mei, qui perdit pied et tomba sur le sol. Alors, le tigre s'approcha lentement d'elle, la gueule grande ouverte. Mais au moment où il allait n'en faire qu'une bouchée, le plafond de la caverne commença à céder sous l'explosion des feux d'artifice. Le vieux tigre leva les yeux au plafond.

– Euh... Zut alors ! pensa-t-il.

Une grosse pierre s'abattit sur lui et l'immobilisa au sol. Mei en profita pour sortir en vitesse, juste à temps pour voir d'énormes rochers se détacher de la montagne et venir bloquer complètement l'entrée de la caverne. Tout le monde était sain et sauf. C'est à ce moment que madame Lin arriva.

– Mei ! Mais enfin, que s'est-il passé ? J'étais sur le chemin du retour quand j'ai entendu un énorme fracas, s'inquiéta madame Lin.

– Maman, il y a un vilain tigre qui a voulu nous dévorer, répondit Mei.

– C'est Mei qui m'a sauvé la vie, maman, dit Xiang.

– À moi aussi, bâilla le petit Quiang en se réveillant.

– Mmm !... Mmm ! fit la troisième tante sous son bâillon.

Madame Lin lui retira son bâillon.

– Tout va bien, ma tante ? demanda madame Lin.

– On l'a échappé belle ! s'exclama la troisième tante en rajustant sa coiffure. Quand j'étais jeune, des tigres et des loups, j'en ai rencontré plus que n'importe qui, vous pouvez me croire ! Ils tournaient tous autour de moi comme des mouches. Fallait voir ça ! Pas moyen de m'en défaire, mais alors cette fois-ci, quand ce vilain tigre s'est mis en travers de ma route, j'ai tout de suite trouvé ça étrange...

– Est-ce que quelqu'un pourrait lui remettre le bâillon ? bougonna le petit Quiang. J'aimerais bien dormir si ça ne vous dérange pas !



## LE PINCEAU MAGIQUE

Wang Li était le plus jeune fils d'une famille de paysans.

Il vivait au pied des montagnes du nord de la Chine et s'occupait à garder un petit troupeau de chèvres.

Comme les journées étaient longues, il passait son temps à observer la nature et à admirer le paysage.

Wang Li aimait beaucoup dessiner. Il rêvait d'apprendre la peinture pour raconter toutes les beautés du Monde. Hélas, il était si pauvre qu'il ne pouvait s'acheter un pinceau.

Un jour, en passant devant l'école, Wang Li vit le maître peignant un tableau. Sur la table basse s'alignaient des pinceaux de toutes tailles.

Wang Li s'inclina devant l'homme :

- Maître, demanda-t-il, pouvez-vous me prêter un pinceau ? Je voudrais apprendre la peinture.

Voyant les vêtements usés de Wang Li, le maître se mit à ricaner :

- Un petit pauvre qui veut apprendre la peinture ! Allons, misérable, passe ton chemin.

Wang Li s'éloigna, triste mais décidé.

« Si c'est ainsi, j'apprendrai seul, se dit-il. »

Wang Li se mit à dessiner chaque fois qu'il en avait le temps.

Quand il ramassait du bois mort pour en faire des fagots, il dessinait des oiseaux sur le sol avec une brindille.

Quand il gardait le troupeau près de la rivière, il trempait son doigt dans l'eau et dessinait des poissons sur les rochers de la rive...Le temps passa...

Wang Li dessinait si bien les oiseaux et les poissons qu'on s'attendait à les entendre chanter ou à les voir nager. Pourtant, il n'avait toujours pas de pinceau ...

Une nuit, il rêva qu'un homme à la barbe blanche lui tendait un pinceau en disant :

« Voici un pinceau magique, il est pour toi. »

Quand il se réveilla, Wang Li tenait à la main un pinceau au manche de bambou.

« C'est le même que celui de mon rêve ! » s'étonna le jeune garçon.

Aussitôt, il peignit un oiseau et celui-ci s'envola dans les airs.

Il peignit ensuite un poisson qui sauta dans la rivière.

Wang Li comprit alors que le vieillard avait raison : ce pinceau était vraiment magique !

Il se mit donc à peindre pour les pauvres du village.

Il peignait des charrues, des lampes, du grain, des poules et des cochons. Et chacun repartait avec ce que Wang Li avait créé avec son pinceau magique.

Ces prodiges parvinrent aux oreilles de l'empereur.

Il fit arrêter Wang li, ordonna qu'on le jette en prison et s'empara du pinceau magique.

L'empereur se mit aussitôt à peindre des sacs d'or... Dès qu'il eut terminé, la montagne de sacs d'or se transforma en un misérable tas de cailloux. Il peignit alors des pierres précieuses... Elles tombèrent en poussière !

L'empereur comprit vite que seul Wang Li pouvait se servir du pinceau magique. Il le fit sortir de prison et lui dit :

- Tu vas peindre pour moi tout ce que je te donnerai. Pour voir ce dont tu es capable, tu vas d'abord peindre la mer.

Wang Li prit le pinceau magique et en quelques instants, la mer s'étendit aux pieds du palais.

L'empereur ordonna :

- Peins aussi des poissons !

Le pinceau dessina mille poissons qui se mirent à nager dans l'eau transparente. C'était si beau que l'empereur voulut naviguer.

- Vite, un bateau ! ordonna-t-il.

Le pinceau virevolta et un magnifique navire apparut sur les flots.

L'empereur monta à bord avec toute sa cour... Un coup de pinceau et la brise se leva, gonflant les voiles. Le navire s'éloigna du rivage.

- Encore du vent ! cria l'empereur.

Wang Li ajouta plusieurs coups de pinceau. La mer s'agita et les vagues se creusèrent. Des paquets d'eau s'abattirent sur le pont.

L'empereur était trempé.

- Ça suffit, maintenant ! hurlait-il dans la tempête. Assez de vent !

Mais Wang Li ne l'écoutait plus... Son pinceau allait et venait dans le ciel, traçant de larges courbes.

Les hurlements de l'empereur se perdaient dans le bruit du vent. Le navire était ballotté par les vagues écumantes.

Bientôt, il disparut à l'horizon, entraînant avec lui l'empereur et toute sa cour. Wang Li rangea son pinceau magique et la tempête s'apaisa.

Il retourna alors dans son village, où il passa le reste de sa vie à peindre pour les pauvres gens.



## VOILA POURQUOI L'EAU DE MER EST SALEE

Il y a fort longtemps vivaient en Chine deux frères.

Wang l'aîné était le plus fort et brimait sans cesse son cadet. A la mort de leur père, les choses ne s'arrangèrent pas et la vie devint intenable pour Wang cadet ; Wang l'aîné accapara tout l'héritage du père : la belle maison, le buffle, et tout le bien. Wang-cadet n'eut rien du tout et la misère s'installa bientôt dans sa maison.

Un jour, il ne lui resta même plus un seul grain de riz. Il risquait de mourir de faim, alors, il se résolut à aller chez son frère aîné.

Arrivé sur place, il le salua selon la tradition et lui annonça sans détours ce qu'il était venu lui dire :

-Frère aîné, prête-moi un peu de riz pour me nourrir.

Mais son frère, qui était aussi avare que riche, refusa tout net de l'aider, le frère cadet repartit chez lui.

Ne sachant que faire, Wang-cadet s'en alla pêcher au bord de la mer Jaune. La chance n'était pas avec lui car il ne parvint même pas à attraper un seul poisson.

Il rentrait chez lui les mains vides, la tête basse, le coeur lourd quand, soudain, il aperçut une solide meule en pierre au milieu de la route.

"Ça pourra toujours servir !" pensa-t-il en ramassant la meule, et il la rapporta à la maison.

Dès qu'elle l'aperçut, sa femme lui demanda :

-As tu fait bonne pêche ? Nous rapportes-tu beaucoup de poisson ?

-Non, femme ! Il n'y a pas de poisson. Je t'ai apporté une meule.

-Ah Wang-cadet, tu sais bien que nous n'avons rien à moudre : il ne reste pas un seul grain dans la maison.

Wang-cadet posa la meule par terre et, de dépit, lui donna un coup de pied. La meule se mit à tourner sur elle-même, à tourner et à moudre. Il en sortait du sel, des quantités de sel. Elle tournait de plus en plus vite et il en sortait de plus en plus de sel. Wang-cadet et sa femme étaient tout contents de cette aubaine et la meule tournait, tournait et le tas de sel grandissait, grandissait.

Au bout de quelque temps, Wang-cadet commença à prendre peur et se demandait comment il pourrait bien arrêter la meule. Il réfléchissait, calculait, il ne trouvait aucun moyen. Soudain, il eut enfin l'idée de la retourner, et elle s'arrêta d'un seul coup.

A partir de ce jour, chaque fois qu'il manquait quelque chose dans la maison, Wang-cadet poussait la meule du pied et obtenait du sel qu'il échangeait avec ses voisins contre ce qui lui était nécessaire. Ils vécurent ainsi à l'abri du besoin, lui et sa femme.

Mais le frère aîné apprit bien vite comment son cadet avait trouvé le bonheur et il fut assailli par l'envie. Il vint voir son frère et dit :

-Frère-cadet, prête-moi donc ta meule, cela me rendrait bien service.

Le frère cadet aurait préféré garder sa trouvaille pour lui, mais lui il avait un profond respect pour son frère aîné et il n'osa pas refuser.

Wang-l'aîné était tellement pressé d'emporter la meule que Wang-cadet n'eut pas le temps de lui expliquer comment il fallait faire pour l'arrêter. Lorsqu'il voulut lui parler, son frère était déjà loin, emportant l'objet de sa convoitise.

Il était très heureux, le frère aîné. Il rapporta la meule chez lui et la poussa du pied. La meule se mit à tourner et à moudre du sel. Elle moulut sans relâche, de plus en plus vite. Le tas de sel grandissait, grandissait sans cesse. Il atteignit bien vite le toit de la maison. Les murs craquèrent. La maison menaçait de s'écrouler.

Wang-l'aîné prit peur. Il ne savait pas comment arrêter cette meule. Il eut l'idée de la faire rouler hors de la maison, qui était sur une colline. La meule dévala la pente, roula jusque dans la mer et disparut dans les flots.

Depuis ce temps-là, elle continue à tourner au fond de la mer et à moudre du sel. Personne n'est allé la retourner.

Et voilà pourquoi l'eau de la mer est toujours salée.